

## La bière

Ce jour-là, je dus quitter le chantier vers onze heures pour aller passer une commande de bois. La moindre sortie s'apparentait pour moi à une sorte de délassément, un moment de répit. L'espace d'une heure ou deux, je redevais un homme normal. Je me douchais, j'enfilais des vêtements propres, je conduisais ma voiture. Je parlais à des gens, ils me répondaient poliment, je les écoutais sans arrière-pensée, sans me demander ce qu'ils tramaient dans mon dos.

Ce jour-là, donc, je me rendis à la scierie pour faire tailler des chevrons de 8, des pannes de 12/25, et des poutres de 20/20. Comme la journée était belle, au lieu de rentrer directement, je fis un détour par mon ancienne maison. La façade était si claire, si accueillante qu'elle me parut presque vivante, bourrée de joie et d'énergie. Elle dégageait quelque chose de sain, de fiable, de protecteur. J'entendais des cris d'enfants qui jouaient dans le jardin. Les rosiers regorgeaient de fleurs, l'herbe était coupée de frais, et les arbres dispensaient çà et là des

ombres apaisantes. Toutes sortes de souvenirs affluèrent à ma mémoire, et j'éprouvais, pour la première fois, un profond sentiment de perte. *Qu'on le veuille ou non*, j'avais fait une énorme bêtise. *Automatiquement*, je devais en payer les conséquences.

Il était un peu plus de quinze heures lorsque je revins chez moi. La radio hurlait à tue-tête, mais il n'y avait personne sur le toit. La camionnette des deux spadassins était là. Sans doute devaient-ils ourdir quelque chose dans un recoin. Je les cherchai dans le garage, dans la cour et les trouvai finalement dans le jardin. Ils dormaient sur des chaises longues. Mieux, ils ronflaient comme des poêles à mazout. À leurs pieds, le reliquat du combustible : deux bouteilles de bordeaux, huit canettes de bière, et la meute – qui sait – elle aussi peut-être avinée, en tout cas assoupie à l'ombre des platanes. Face à cette fresque d'ivrognerie biblique, je restai sans voix. Je songeai à l'amant de mon oncle, au notaire compatissant, à la carcasse de ce bâtiment échoué, à la tourmente qui s'était engouffrée dans ma vie, et les larmes me montèrent aux yeux.

Après avoir enfilé mes vêtements de travail, je montai sur le toit. Mon premier geste fut de couper la radio. Ensuite je me mis au travail. Lorsque je redescendis vers dix-huit heures, la compagnie au grand complet avait levé le camp et goûtait sans doute un repos bien mérité.